Je suis contre les rapports humains réels

L'automne est ma saison préférée : il pleut beaucoup, alors je peux me cacher sous ma capuche. C'est la saison du camouflage. J'ai donc ressorti mon anorak trop grand.

Je vais bien depuis quelque temps. Pourtant ces derniers mois ont été sacrément agités.

Évidemment, le plus gros événement, c'est Flora qui est sortie de prison.

Je vais être honnête : ça ne m'arrangeait pas trop.

Quand on s'écrivait des lettres, tous les deux enfermés à notre manière (moi chez moi à cause de ma fichue phobie sociale, et elle en prison), je me disais qu'il serait plus simple que ça continue ainsi. Notre relation à distance était parfaite, tout allait bien, les limites étaient claires. Elle aurait pu rester quelques mois de plus dans sa cellule. Ou trois quatre ans. Franchement, ça ne lui aurait pas demandé beaucoup d'efforts, et ainsi notre belle relation épistolaire aurait continué. Pourquoi risquer de tout gâcher en quittant la prison ? J'ai pensé écrire des lettres anonymes pour l'accuser de crimes lus dans le journal. Mais ça n'aurait pas été très sympa.

Je suis contre les rapports humains réels. Internet et le courrier, c'est le paradis. La vraie vie, c'est l'enfer.

Je risquais de la décevoir. J'allais la décevoir, j'en étais sûr. Déjà physiquement. Et puis, je n'aime pas ma voix. Vraiment, avoir un corps humain est encombrant. On transpire, et si on a mangé de l'ail on risque de puer de la gueule. Un corps, ça a beaucoup de désavantages.

Le jour de sa sortie (c'était en avril, ça fait sept mois), mon père m'a accompagné en voiture jusqu'à la prison. Nous avons attendu dix minutes, j'avais les yeux fixés sur l'horloge bleutée de mon téléphone portable. J'étais assez nerveux.

À l'heure dite, je suis sorti de la voiture. Mon père m'a fait un geste d'encouragement de la main. Je me suis avancé vers l'immense porte en fer. Je me suis rendu compte que mes épaules étaient contractées. Je les ai baissées, j'ai tenté de respirer posément. Ça m'a donné le hoquet.

La porte s'est ouverte et Flora est apparue. Je me suis crispé. Mon cœur battait très fort. J'aurais voulu qu'il pleuve pour ne plus l'entendre qui résonnait dans ma poitrine.

Flora s'est avancée. Elle a trébuché sur le cadre de la porte. J'aime les gens qui trébuchent. Ce sont des gens de confiance.

Donc elle a trébuché, mais sans tomber. Elle doit avoir un bon sens de l'équilibre.

Elle ressemblait exactement à ses lettres. Sa présence physique et son attitude correspondaient à la tonalité de ses phrases. Elles m'étaient familières. Normalement, en raison de ma capacité à faire des crises d'angoisse quand l'émotion est trop forte, j'aurais dû arrêter de respirer et m'évanouir. Mais, bizarrement, ça s'est bien passé.

Elle a fait quelques pas dans ma direction.

Je me sentais un peu cotonneux, c'est vrai, mais surtout apaisé. Peut-être que le personnel de la prison pulvérisait des anxiolytiques dans l'atmosphère pour calmer les familles des détenus ?

Nous n'étions plus qu'à deux trois mètres l'un de l'autre. Elle avait les cheveux mal coupés, mais ça lui allait bien. La forme de ses yeux était délicate, on aurait dit deux petits kiwis.

Notre première rencontre ne pouvait pas être banale, alors je lui avais préparé une lettre. Nous n'étions plus qu'à deux mètres l'un de l'autre. J'ai sorti la lettre de la poche de mon anorak et je la lui ai tendue.

Nos doigts se sont touchés.

Elle a ouvert la lettre. Elle l'a lue.

Et elle a ri.

C'est un Max

On croit que grandir, c'est comme marcher sur la bordure du trottoir, que tout ce qui importe, c'est de tendre les bras pour garder l'équilibre. On croit que le pire qui pourrait nous arriver, ce serait de tomber et de se tordre la cheville.

J'ai appris ces dix-huit derniers mois que plus on avance, plus le trottoir est haut et défoncé. J'ai appris qu'à chaque difficulté on charge ses épaules du poids de nouveaux handicaps, et qu'à nos pieds il y a des crocodiles et des hyènes qui attendent, gueule ouverte, crocs saillants, bave à la commissure des babines, qu'on trébuche. Il ne s'agit plus d'éviter l'entorse, mais d'échapper aux prédateurs.

Je pensais que sortir de prison ferait aussi sortir la prison de ma vie. Mais bien sûr, ça ne s'est pas passé ainsi.

Pendant dix-sept ans, j'ai été une fille normale à la vie morne et ennuyeuse, comme à peu près n'importe quelle autre fille de dix-sept ans. Comme tout carcan, je pensais qu'il était éternel. Qu'être une fille banale était ma destinée. C'était déprimant, mais confortable.

Et soudain, j'ai cessé d'être une fille de dix-sept ans normale. J'ai frappé celle qui me harcelait depuis des mois, je

l'ai tellement frappée qu'elle est restée plusieurs semaines dans le coma et qu'on m'a condamnée à six mois de prison.

J'ai cessé d'être ordinaire, je suis devenue délinquante, détenue, ex-détenue, coupable, coupable, coupable. Je suis devenue un adjectif, un empilement d'adjectifs qui s'est installé sur mon épaule comme un perroquet, et qui adore parler à ma place.

Voilà dans quel état d'esprit je traverse ma dix-huitième année.

Je repense parfois à ma sortie de prison. Je m'en souviens très bien. Juste derrière la grille en fer, il y avait mes parents et mon frère qui m'attendaient, bien habillés, alignés comme une famille de pingouins. Et puis un peu à l'écart, en retrait, Max, dans son anorak trop épais pour la saison. Il a d'ailleurs continué à le porter tous les jours jusqu'au milieu de l'été. Je lui ai demandé si ce n'était pas un peu trop chaud pour la météo, et il m'a répondu :

– Je suis thermorégulé.

Je crois surtout qu'il le porte comme une armure, pour se protéger du reste du monde. Quand il s'est enfin décidé à l'enlever, il l'a remplacé par un hoodie gris chiné qu'il porte aussi en permanence. C'est comme s'il avait un uniforme par saison (mais j'espère qu'il a le même sweat-shirt en cinq exemplaires identiques, sinon il doit vraiment être sale).

J'ai embrassé mes parents puis j'ai dit : « Je reviens », et je suis allée voir Max.

Je ne savais pas ce qu'il convenait de faire dans ce genre